Ténèbres empoisonnées ? Cinéma, jeunesse et délinquance de la Libération aux années 1960

Nathalie Le Louarn

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rhei/5437>

DOI : 10.4000/rhei.5437

ISSN : 1777-540X

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2020

Pagination : 183-187

ISBN : 978-2-7535-8108-1

ISSN : 1287-2431

Référence électronique

Nathalie Le Louarn, « *Ténèbres empoisonnées ? Cinéma, jeunesse et délinquance de la Libération aux années 1960* », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »* [En ligne], 22 | 2020, mis en ligne le 25 novembre 2020, consulté le 07 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rhei/5437> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhei.5437>

J'avais moi-même rencontré Deligny à Monoblet en 1990, où nous eûmes un très long entretien sur la période qui précédait *La Grande Cordée*. Il déclina, comme le montre la lettre qu'il m'avait adressée et qui figure dans *Correspondances* (p. 1258), l'invitation à une journée d'étude sur son œuvre, qui aurait été organisée au Centre d'études et de recherche de la PJJ, à Vaucresson : « J'esquive votre invitation ce n'est pas pour manifester mon indifférence ou mon désaccord... ce que je pense de tout ça et depuis un certain temps... ces quelques périodes qui se succèdent dans le cours de l'histoire sont chacune tout un monde... le fait que les tentatives qui ont pris mon nom n'ont jamais été MES idées... elles étaient dans l'air du temps. » Émile Copferman et Jacques Lin assistèrent à cette journée d'étude qui eut lieu à Vaucresson en 1992, intitulée « À propos de Deligny² ».

Quoique Deligny en ait dit dans sa correspondance, il reste dans le milieu de l'éducation spécialisée, dont il fut l'un des premiers acteurs, une forte référence. Sa correspondance, qui se poursuivra jusqu'à sa mort en 1996, est une véritable forêt qui mérite d'être explorée.

2. BOURQUIN Jacques,
VAILLANT Marise (dir.),
À propos de Deligny,
Vaucresson, CNFE, 1993,
89 p.

Jacques Bourquin

Ténèbres empoisonnées ?

Cinéma, jeunesse et délinquance de la Libération aux années 1960

Roxane Hamery

2017

AFRHC

Si la corrélation entre cinéma et délinquance peut aujourd'hui faire sourire, elle a pourtant bien existé et a constitué un pan important des réflexions menées au moment de son essor en tant que « *mass media* » au sein de notre société. De nombreux experts ont ainsi étudié, presque disséqué, l'influence potentielle du cinéma sur le comportement délictuel. C'est l'histoire d'une partie de ce cheminement dont rend compte de façon très détaillée l'ouvrage de Roxane Hamery. En se centrant sur la délicate période d'après-guerre (circonsrite aux années 1940-1960) pendant laquelle les loisirs commencent à reprendre toute leur place, l'autrice traite de ce sujet, finalement méconnu du grand public, mais bien familier aux historiens de l'Éducation surveillée (ES). Deux univers *a priori* bien distincts dont la rencontre semble de prime abord inopinée mais

qui vont se croiser au moment même de l'évolution conjointe d'une toute jeune Éducation surveillée (pour rappel, création de la direction de l'Éducation surveillée en 1945) et d'un cinéma qui se démocratise alors massivement auprès du public et des intellectuels (naissance de la filmologie en tant que « discipline » en 1946). À partir de l'exploration minutieuse des archives du Centre de recherche et d'étude de Vaucresson (plus précisément certaines grandes enquêtes et rapports menés au cours de cette période), et sous l'angle d'une problématique dépassant les frontières nationales – notamment en Italie, l'autrice propose en filigrane une analyse fine de l'histoire de la jeunesse et de l'histoire du cinéma qui permet d'aboutir à une exploration détaillée des liens qui les unissent.

Dans une première partie, Roxane Hamery détaille l'émergence du processus de campagnes à charge contre le cinéma. Elle y dessine clairement la montée en puissance des discours de ses détracteurs et la façon dont il devient un « sujet d'hygiène public » trouvant racine dans la société française d'avant-guerre. Devenu un loisir populaire, particulièrement apprécié par le jeune public après 1945, le cinéma devient alors l'objet de réquisitoires plutôt unanimes le considérant ouvertement comme un facteur avéré de criminalité. Ce sont ces thèses qu'analyse ici plus particulièrement l'autrice. En effet, un sentiment d'inquiétude trouve sa source au sein de la communauté scientifique qui stigmatise la « fascination » que provoquerait le cinéma sur son spectateur, et notamment auprès des enfants et des jeunes adultes, plus impressionnables et donc plus exposés à ses effets délétères. Le médium induirait ainsi l'illusion et le mensonge, valoriserait des modes de vie jugés amoraux pouvant inciter à reproduire des comportements délictueux. Diverses publications se font jour et dénoncent l'influence du cinéma sur les esprits juvéniles, énonçant leurs arguments comme preuves irréfutables de sa dangerosité. Roxane Hamery met en lumière les limites et les lacunes épistémologiques sur lesquelles semblent se reposer les fondements de ces théories. Elle illustre son propos par des enquêtes menées respectivement par Jean Giraud (inspecteur de l'enseignement technique), René Zazzo (alors psychologue) et Le Moal et Faugère (pédopsychiatres à l'ES), conduites entre 1945 et 1955, et qui concluent de façon chorale à la dangerosité manifeste du cinéma. En se basant sur l'analyse des données quantitatives et qualitatives mises en avant par les auteurs, Roxane Hamery rend compte du caractère souvent aléatoire et poussif des éléments utilisés qui

renvoient les jeunes à leur condition sociale et alimentent un clivage des genres et des classes, reflet d'une certaine hiérarchisation de la société d'alors.

Les enjeux liés à la jeunesse semblent en effet être particulièrement sensibles dans la France après 1945 et les inquiétudes à l'égard du cinéma et de ses effets potentiellement néfastes sur l'enfance deviennent rapidement l'objet de préoccupations partagées et prises au sérieux au sein des organes de l'État. L'autrice l'illustre dans une seconde partie, dans laquelle elle décrit l'appropriation de cette problématique par l'Éducation surveillée et l'importante place de ses acteurs dans ce processus. La doctrine de la Défense sociale nouvelle est prônée dès 1945 par Marc Ancel, conseiller à la Cour de cassation, qui recentre le discours judiciaire sur la rééducation et insiste notamment sur les facteurs criminogènes environnant le jeune et dont le cinéma fait partie. Roxane Hamery revient ensuite longuement sur une grande étude menée par Guy Sinoir, alors missionné par l'ES pour enquêter sur ce sujet auprès de juges des enfants. Dans sa lignée, une seconde grande enquête est lancée peu de temps après par l'Éducation surveillée en 1947, supervisée par Jean-Louis Costa, sous la responsabilité de Jacques Seloisse et à laquelle on associe très tôt certains établissements de justice pour mineurs. Elle se veut plus analytique ; les liens entretenus avec l'Institut de filmologie dans lequel Seloisse, en charge de la section Études et recherches de Vaucresson, prend parallèlement des cours, semblent garantir des fondements et des résultats plus concluants. Cependant, la multiplicité des données et l'étirement dans le temps de celles-ci ne permet pas d'aboutir à des résultats plus tangibles, les données semblant de même toujours trop aléatoires et donc difficilement synthétiques.

L'autrice fait également référence à d'autres études qui voient parallèlement le jour et constituent de véritables brûlots contre le cinéma : parmi celles-ci, beaucoup sont produites par des groupes catholiques conservateurs soucieux de la préservation « morale » de la jeunesse. Elle démontre nettement que si le cinéma divise et engendre des réactions parfois immodérées, il s'ancre toujours au cœur de multiples enjeux sociétaux. Ainsi tantôt considérée comme un outil sur l'étude des réactions affectives, tantôt considérée comme une étude de psychologie sociale sur sa dangerosité potentielle par Jacques Seloisse, par exemple, la filmologie est rapidement devenue un objet de recherche à part entière en Italie comme en France au sein du milieu judiciaire. Le recentrement sur l'étude des « inadaptés » apparaissant comme un outil précieux destiné à mieux comprendre les phénomènes de criminalité et les mécanismes impliqués

dans le processus de délinquance, les professionnels de l'enfance et de la justice ont su très tôt investir ce champ. Dans ce contexte, Roxane Hamery souligne le fait que ce sujet donnera lieu à de grands congrès organisés par l'Unesco (à partir des années 1950 jusqu'en 1963), dans lesquels de nombreux acteurs de tous horizons sont invités à réfléchir collectivement à ces questionnements. Italiens et Français apparaissent comme les plus représentés mais là encore, l'autrice note à nouveau la difficulté de structuration de la pensée et des arguments à l'issue de ces événements. C'est en tout cas l'occasion d'une rencontre foisonnante au carrefour de réseaux multiples et variés.

La participation active du monde judiciaire dans la sphère du cinéma s'illustre aussi par la création en 1949 d'une commission de contrôle, destinée à étudier l'influence de la presse et du cinéma sur la criminalité juvénile, et à laquelle sont associés de nombreux experts issus de diverses disciplines. Roxane Hamery revient longuement sur l'émergence de la censure des films et des restrictions liées à l'âge qui semblent tout particulièrement se renforcer dans les années 1950, et dont les critères d'évaluation demeurent relativement flous. Elle démontre à nouveau toute l'ambiguïté liée au médium puisque dans le même temps, on observe la valorisation d'un cinéma jugé plus « moral », même si peu de ces productions sont en réalité directement destinées à la jeunesse. Elle met également en avant l'utilisation d'un cinéma dit « pédagogique » par la création de ciné-clubs qui se développent largement à cette époque, à l'école, mais aussi dans les établissements de l'Éducation surveillée, notamment les IPES. Dans ce contexte, le rapport de force tend à s'inverser, puisque certaines productions filmiques sont alors littéralement considérées comme des outils à « vocation corrective », même si les éducateurs chargés de mettre en place l'activité demeurent globalement peu formés. Cette tendance semble être également accentuée par l'arrivée de films se plaçant davantage à hauteur d'enfant, à l'image des *400 coups* de Truffaut, qui questionne le rapport au pouvoir et annonce l'émergence d'une liberté nouvelle à venir.

Grâce à un travail de recherche méticuleux et détaillant de nombreux aspects associant jeunesse et cinéma, l'autrice réussit à mettre en lumière de façon approfondie le lien complexe oscillant sans cesse entre attraction et répulsion, cristallisation des craintes d'une société qui voit alors dans le médium, tout comme dans sa jeunesse, l'émergence d'une certaine puissance incontrôlable à dompter. C'est à l'aune d'un profond changement des mœurs qu'une armée

de censeurs s'élève, garant de la bonne moralité. L'enjeu est grand et c'est un choix judicieux de la part de Roxane Hamery d'avoir analysé la conjoncture expérimentale de ces objets car ils touchent tous les pans de la société qui les regardent. On lit ainsi souvent en arrière-plan la confusion des discours scientifiques et les mécanismes de pouvoir des acteurs politiques et religieux de cette époque qui s'emparent de ces sujets brûlants, mais surtout les représentations, les tentatives d'observation et de contrôle à l'égard d'une jeunesse si difficile à contenir et à comprendre.

Nathalie Le Louarn

Un enfant à l'asile : vie de Paul Taesch (1874-1914),

préface de Philippe Artières

Anatole Le Bras

2018

CNRS Éditions

Le livre de ce jeune historien retrace le parcours d'un mineur, dont le départ dans l'existence n'a pas été placé sous un ciel des plus sereins : père inconnu, mère morte suite à l'accouchement. Recueilli par une femme philanthrope qui lui assura son éducation, il commence une carrière insolite, celle d'un adolescent se retrouvant dans une institution guère envisagée pour son âge puisque c'est *a priori* celle du temps de l'école. Du haut de ses 12 ans, Paul Taesch, c'est son nom, connaît, en effet, un événement que peu de mineurs expérimentent : l'internement dans un asile pour aliénés, selon l'expression en usage à la fin du XIX^e siècle. Nous sommes alors en 1886 et c'est pour ce garçon le début d'une longue coexistence avec l'asile, qui ne se termine que par son décès en 1914. Son placement s'effectue dans un lieu dont le médecin principal, le docteur Bourneville, est une figure importante, mêlant à la fois un engagement médico-social et un combat politique qui passe par l'anticléricalisme et la gauche. Paul Taesch reste plusieurs années au sein de son établissement puis enchaîne des épisodes souvent chaotiques et précaires, lorsqu'il est en sortie. Trop d'aléas et de difficultés parcourent son chemin pour que celui-ci ne le conduise pas à nouveau vers d'autres établissements pour aliénés mais cette fois-ci pour adultes, de loin les plus communs et les plus nombreux. Transféré à distance de Paris et de ses frères et sœurs qui ne sont pas trop mécontents de le voir s'éloigner, il